

Portrait d'un poète sur fond de laboratoire

Paul Savoie and Diane Godin

Number 110 (1), 2004

Ronfard : le legs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie, P. & Godin, D. (2004). Portrait d'un poète sur fond de laboratoire. *Jeu*, (110), 111–113.

Portrait d'un poète sur fond de laboratoire

Depuis 1968, à peu près, Jean-Pierre Ronfard a toujours été présent dans ma vie. L'influence qu'il a eue sur moi, je l'ai moins ressentie sur le plan du jeu que sur celui de la pensée. Très tôt, Jean-Pierre nous disait que nous étions des intellectuels. Au Québec, il y a une sorte de mépris pour la chose intellectuelle, et nous n'étions pas différents des autres à cet égard : un peu méprisants, comme si c'étaient des gens désincarnés, vivant dans un système à part, et qu'ils représentaient des ennemis de ce que nous recherchions. Jean-Pierre nous disait : « Vous ne travaillez pas de vos mains, vous travaillez sur et avec des idées. » Et c'est vrai. Savoir que je véhicule des idées, des mots, que je travaille dans le monde de la pensée, cela a changé mon rapport avec le monde et ma façon de voir les intellectuels. Ce qui m'a influencé aussi, c'est son anti-conformisme : il ne regardait pas les choses de manière conventionnelle et prenait toujours des angles imprévus pour attaquer un problème. On appelle ça de la créativité, et c'était extraordinairement riche pour tous ceux qui le côtoyaient.

Il avait une pensée audacieuse mais heureuse aussi, optimiste. C'était un intellectuel de la jouissance, du plaisir. Un jour, il nous a demandé : « Supposons que par une

magie quelconque on vous transporte dans le temps, chez les Égyptiens, et qu'ils vous disent : "Si vous n'avez rien à nous apprendre, rien qui nous enrichisse, vous mourrez..." Alors toi, Paul, qu'est-ce que tu as à apporter ? Tu es en plein XX^e siècle, qu'est-ce que tu sais faire ? » J'étais assez embêté : je ne sais pas comment fonctionne la modernité, je serais incapable, par exemple, de faire une radio ou une télévision, aucun des objets de notre temps... Et puis j'ai pensé que mes petites connaissances en astronomie pourraient peut-être les intéresser. Jean-Pierre était un peu sceptique... Alors je lui ai demandé ce qu'il ferait, lui, et il m'a répondu : « Mais la cuisine, voyons, la bouffe ! »

Sa culture était impressionnante, mais il ne l'étalait pas. Le travail, la connaissance, pour lui, c'était comme une respiration. Un jour, il

Paul Savoie (Filippo Ragone)
dans *Vie et mort du Roi Boiteux* de
Jean-Pierre Ronfard, lors de la créa-
tion des trois premières pièces à
l'École nationale de théâtre à l'été
1981. Photo : Hubert Fielden.



m'a téléphoné en me disant qu'il avait écrit quelque chose, qu'il ne savait pas trop quoi en faire et qu'il invitait des amis à la maison. À peu près toute la distribution de *Vie et mort du Roi Boiteux* s'est retrouvée chez lui. Jean-Pierre s'est assis à sa grande table avec une pile de papiers, et il a joué tous les personnages des six pièces. C'était fabuleux, le plus grand jour de théâtre de ma vie... À la fin, il a dit : « Bon, qu'est-ce que je fais avec ça ? » On le monte ! Les trois premières pièces devaient être créées dans les cours intérieures de l'École nationale, mais nous n'avions pas de lieu pour les répétitions. Alors Jean-Pierre a résolu de répéter en miniature : sur la table de sa cuisine, on a installé un papier où était dessinée une des cours de l'École nationale, avec les entrées, les sorties, etc. Chacun des acteurs devait ensuite apporter un objet représentant son personnage (Robert Gravel avait une espèce de bottine...). Chacun disait son texte en déplaçant son objet, et toute la mise en scène s'est faite comme ça. On est allé ensuite dans les cours de l'École nationale pour l'appliquer sur le terrain. Et ça marchait ! C'était comme ça avec lui : si on avait un problème, on le réglait dans l'action. Une idée n'est rien, il faut qu'elle s'incarne : dans l'action, dans les mots, dans la parole.

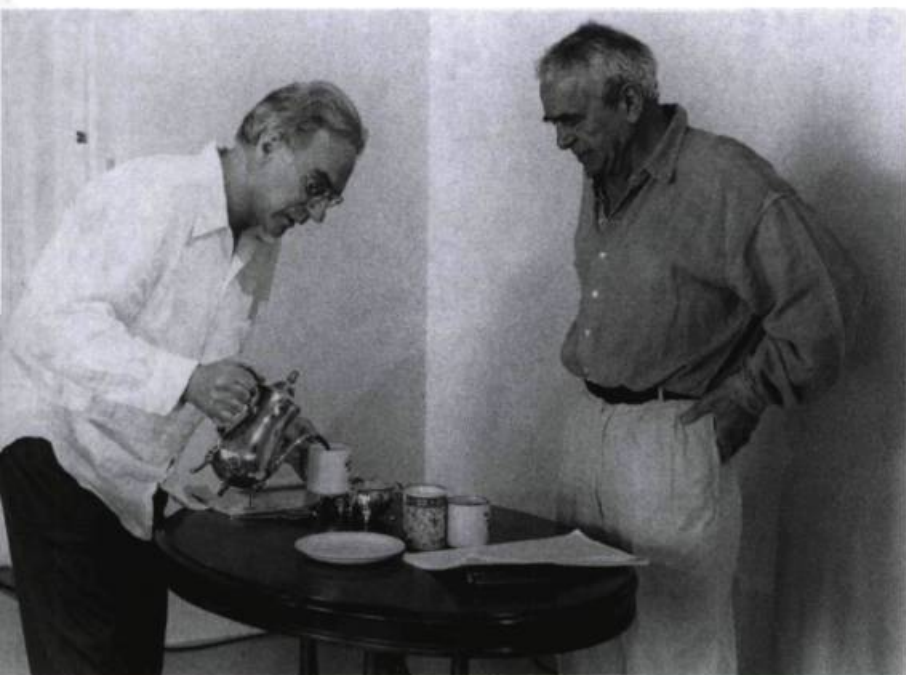
Sa façon de nous parler du théâtre, c'était d'en faire. Dans sa série thématique présentée au NTE, il a posé des questions comme « Est-ce qu'un acteur est essentiel au théâtre ? », et il a conçu un spectacle sans acteurs, intitulé *Les objets parlent*. Il ne s'agissait donc pas pour lui de se poser des questions et d'en discuter devant un verre de vin : il fallait essayer, expérimenter. La discussion faisait partie de la fabrication d'un spectacle, et toutes les décisions étaient prises à l'unanimité. C'est comme ça que

s'est élaboré le *Roi Boiteux*, et nous étions vingt-quatre ! Il établissait des règles avec les acteurs et considérait qu'une idée, si elle était bonne, allait nécessairement rejoindre tout le monde. Si quelqu'un s'opposait, il n'y avait qu'une chose à faire : en trouver une meilleure... Cette manière de fonctionner demandait une acuité incroyable : à vingt-quatre, les interventions devaient être mesurées, on ne pouvait pas se permettre de prendre une heure pour exprimer son point de vue. Et puis nous étions responsables de tout : le budget, le décor, jusqu'à la conception de l'affiche et au journal dans lequel nous allions annoncer ; les directions artistiques étaient assumées par le groupe, en subdivision. Ce n'était pas toujours facile, rien à voir avec le *Peace and love* ; ce que Jean-Pierre recherchait, c'était l'efficacité. Il a posé des questions toute sa vie, mais en les incarnant dans une démarche

Répétition de *Vie et mort du Roi Boiteux* autour de la table chez Jean-Pierre Ronfard, chaque comédien ayant choisi un objet pour représenter son personnage. Sur la photo : Ginette Morin. Photo : Paul Lefebvre.



empirique. C'est l'idée du laboratoire : cet homme était une sorte de scientifique de la poésie. Je me suis toujours senti confronté à son action, comme à ma propre paresse intellectuelle, en me disant que je me laissais parfois porter par un savoir-faire, que je m'endormais. Et toujours cette idée de Jean-Pierre me revenait à l'esprit : le sommeil, ce n'est pas une bonne idée ! Il faut réintégrer des questions dans ce qu'on croit savoir, briser l'habitude, se garder éveillé et accepter ce qui nous bouscule.



Paul Savoie et Jean-Pierre Ronfard dans *Matines: Sade au petit déjeuner* (en reprise en 1997, Paul Savoie reprenant le rôle créé par Robert Gravel). Photo: Mario Viboux.

audacieux, trop prudents. Quant à son attitude par rapport à la famille, elle m'a beaucoup fait réfléchir. J'étais frappé de voir que Jean-Pierre et Moussia vivaient sur des continents différents, moitié en France, moitié ici, et que toutes les choses qui touchaient à une certaine sentimentalité représentaient pour lui une sorte de piège inventé par la société. Jean-Pierre était libre, il voulait d'abord et avant tout faire son métier sans s'embarrasser de tout ça. Mais plus il a avancé en âge, plus la famille l'a rattrapé, et on a vu ce visage un peu sévère se transformer en une espèce de bouddha qui se bidonne et n'a plus peur d'exprimer son affection. Il était une merveille de grand-père. Certains adultes se rapetissent pour atteindre les enfants, alors que lui les faisait grandir. L'enfant, en sa présence, avait l'air d'être plus intelligent que l'adulte, et l'adulte pouvait enfin s'amuser avec un vrai spécialiste du jeu... C'est aussi un des héritages que je garde de Jean-Pierre : le souvenir d'un homme qui a beaucoup exploré et qui est revenu peu à peu à la simplicité et à la tendresse.

J'ai une photo de lui, à ses débuts, où on lui voit un regard plutôt sévère, assez dur même. Quand je l'ai connu à l'École nationale, c'était un homme qui semblait accepter difficilement les faiblesses des gens. Nos petits bobos physiques et nos angoisses face à l'incarnation d'un personnage, ça l'énervait profondément. Il nous disait : « Fais ta cuisine toi-même et apporte-moi quelque chose après. » La construction d'un personnage, les inquiétudes et les résistances de l'acteur, il faisait mine de ne pas s'y intéresser. Il était très rigoureux, et je crois qu'il prenait la fatigue des autres pour de la démission. Je me souviens aussi qu'il était parfois impatient, il nous trouvait peu

Propos recueillis et mis en forme par Diane Godin **J**